

Aïcha Liviana Messina

Poser me va si bien

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

16 novembre 2001. Est-ce que je peux reprendre tes mots ?

c'est à toi, ce n'est à personne : lorsque tu me dis ça, tu me touches, tu me tues. Je crois que M.B. dit « libérer le sacré de son essence ». Je pause (pose) dans un atelier de sculpture et c'est un peu ça que je ressens. On me touche en tout cas c'est sûr, dans l'argile au moins. Maintenant que les sculptures sont presque terminées, je ne ressens plus toute l'inconfort de ma position – à présent j'ai l'impression d'être complètement à l'extérieur. Et puis je pause dans un atelier de dessin aussi et hier il y avait deux femmes sculpteurs qui n'arrivaient pas du tout à me dessiner, mais elles ont voulu que l'on recommence encore la semaine

prochaine... alors c'est une histoire déjà. Dans tous les cas personne n'arrive à « faire » mon visage (il y en a qui sont vraiment comiques).

4 décembre 2001. La justesse d'une ellipse.

Je ne pose pas en ce moment, ça me repose énormément (très dure d'être immobile : il faut oublier qu'on a la possibilité du mouvement, autrement on se sent prisonnier; il faut la liberté dans l'inertie, donc; mais on n'oublie pas, on s'épuise dans « une » pose, tantôt du dehors, tantôt du dedans; c'est très proche d'une sensation musicale : quand on sent que la musique n'est nulle part, ça devient presque intolérable – je ressens ça surtout quand je connais très bien les morceaux – une profonde joie, et une grande détresse).

8 décembre 2001. Pose-récit.

Le récit de la pose. J'ai posé dans deux types d'atelier. L'atelier de sculpture, l'atelier de dessin. Dans les ateliers de dessin il s'agit au départ de changer de pose toutes les cinq à dix minutes.

Récemment j'ai trouvé une sorte de grâce à ça : trouver un moment d'immobilité et le quitter pour en trouver immédiatement un autre. Mais on verra que ce n'est pas exactement cela : ce n'est pas trouver et quitter, pas dans ce sens-là.

Je dis récemment parce qu'au début j'étais paniquée à l'idée de devoir trouver à chaque fois de nouvelles poses... avant même de quitter une pose je me disais : que faire... que faire de ce corps, où, dans quelle pose trouver l'expression « adéquate » (j'avais peur de ne pas trouver de pose et de me retrouver sans lieu, complètement exposée, maladroite). Ce que je voulais alors c'était juste trouver refuge dans l'immobilité : l'immobilité qui me cachait (tu me comprends? Me figer dans l'immobilité, mais sans la vouloir, sans l'aimer, la cherchant pour ne pas l'attendre, peut-être). Chaque pose était un refuge, je m'y accrochais pour ne rien vivre finalement, rester figée-cachée : je voulais un être sans corps, mais j'étais du coup massivement et douloureusement immobile! Je ne sais pas si c'est pour ça que les deux femmes sculpteurs n'arrivaient pas à me dessiner (ce serait trop facile, je n'en sais pas plus). Je comprends en tout cas leur embarras, dont elles me parlaient avec humour, presque pour s'excuser. J'ai

aimé qu'on me dise de revenir. Alors à nouveau : pose – pose – pose... six clichés en une heure, puis quatre, puis trois.

Cette seconde fois j'ai compris quelque chose, le mouvement de ça. Ils étaient alors plus nombreux et je pense que ce n'était pas indifférent pour moi qu'il y ait enfin la femme qui vit dans cet atelier et qui fait de la gravure (c'est grâce à elle que ces séances de dessin existent). Comme c'était la seconde fois, comme il y avait ce désir que je revienne, je ne voulais plus être là avec la même peur : plutôt avec une autre.

J'ai recommencé donc : pose pose : entre deux poses, quel mouvement, quel temps? Avant cette interruption m'exposait à une effrayante nudité dont je ne voulais pas et que je n'aimais pas. C'était une interruption, ce n'était pas un mouvement, une transformation. Au début j'ai commencé par comprendre cela (par le travail que j'avais déjà amorcé pendant cette seconde séance, mais trois heures de pose me laissent le temps, à la fois de me confronter à mon travail, et après coup de discerner des étapes). Entre deux poses plus d'interruption, du mouvement, un glissement, une sorte de danse, mais peut-être pas de la danse justement (puisque c'est de la pose). Mais danse au

sens où la sensation de ces mouvements m'a donné la joie de la pose. Il n'y avait plus l'interruption de l'immobilité mais un glissement, et il n'y avait plus vraiment l'immobilité au sens de fixation – le figé de l'immobilité – mais une respiration, simple. Je n'essayais plus de me cacher, je me posais là où je pouvais, et je pouvais toujours. Je pouvais me poser n'importe comment aussi (le mouvement de se poser et la pose qui en résulte, très simple, pas recherché, la seule exigence est qu'on arrive à tenir). C'était glisser : se taire (la pose est ce *tacere*) : laisser ouvert cela (l'inertie est cette ouverture). C'est pour ça que j'ai dit liberté dans l'inertie. Inerte au sens de posée, déposée, heureuse de cela. Je ne sais pas, tu parles de « masse » dans *Corpus*, est-ce que cette inertie-là est de la masse ? C'est de l'inertie mais ça respire. Tu parles aussi de touché, être non pas au-dehors mais hors. Mais il y a quand même ces moments où je n'y arrive plus, où je suis saturée, où je respire avec impatience. Est-ce que cette impatience est une *tension* différente mais qui demeure extension (parce qu'il n'y aurait rien d'autre que de l'extension) ? Pour moi les poses évoquent beaucoup de choses : les pages de Lévinas dans *De l'existence à l'existant* sur le lieu, les pages de Blan-

chot sur la nuit et sur le cadavre, les pages de Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'Esprit*. Dans les poses il y a cette recherche du lieu où se poser et se déposer et se délivrer, respirer (les animaux quand ils sont immobiles respirent très profondément, on dirait qu'ils sont « concentrés »).

(Comme tout cela est assez long, je ne parlerai pas des poses dans l'atelier de sculpture, qui durent évidemment beaucoup plus longtemps, là j'ai beaucoup plus rapport au travail des autres qui me guident dans mon immobilité.)

J'avais dit la musique : je pensais à ce glisser sans corps.

Très hypothétiquement, je dirais : la pose = un glisser du corps parce qu'on glisse pour se poser-déposer. Ce qui rend cette immobilité dans laquelle on se trouve et se découvre libre, joyeuse, ouverte. Évidemment, je parle d'inertie, mais parce que c'est long la pose, c'est dur pour le corps, et pourtant elle n'existe que si le corps se dépose : comme s'il se reposait en elle en même temps qu'il se détachait d'elle (ce que je veux dire c'est qu'il faut à la fois tenir l'immobilité et se libérer d'elle par elle – mais d'un se libérer qui n'est pas autre

chose qu'une sorte d'immobilité dédoublée; tenir immobile pour libérer l'immobile; comme être patient pour se libérer de la patience du temps – jouir par la patience de la patience, de ce qui n'arrive pas? – il ne s'agit pas d'effectivité évidemment, car j'éprouve toutes ces sensations comme impossibles, dès que je sens la joie je sens l'impatience. Est-ce que je suis claire? Je m'y essaye).

Mais aussi, parfois, je perds cette joie-là, je la cherche, je me sens fatiguée, je cherche alors non pas à fuir les regards dans l'immobilité mais à fuir l'immobilité où je me vois inerte. C'est une sensation qui m'a rappelé la musique. De la musique j'en ai le plus souvent besoin, je reste immobile pour écouter mais parfois aussi je ne peux plus écouter, je me sens prisonnière du chant (Foucault en parlait à propos de Blanchot), rattrapée par une sorte d'inertie et de besoin de bouger, pour m'en sortir. C'est très flou.

Là je viens d'écrire une histoire, je viens de faire comme s'il y avait différents moments. Mais je ne suis jamais traversée par une seule sensation à la fois, je suis déconcentrée, constamment.